

Veau et veau !

Autor(en): **H.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 19

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189785>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. a série ; 3 fr. les deux.

Une fabrique de soldats, à Morges.

Par une faveur obtenue gracieusement du directeur de l'arsenal de Morges, j'ai assisté tout récemment à l'équipement et à l'armement des jeunes conscrits qui viennent d'entrer en caserne, à Lausanne. C'est vraiment prodigieux ! Il y a là une véritable machine à faire des soldats, et si je ne craignais le mauvais goût de la comparaison, je dirais que cette machine est aussi étonnante, pour le moins, que celle destinée à la fabrication de la charcuterie, à Chicago.

Les hommes qui arrivent successivement de diverses directions, entrent dans la cour de l'arsenal, où ils sont rangés par contingents ou sections. Chaque groupe est amené l'un après l'autre, devant le bureau installé dans l'enceinte des bâtiments. Un secrétaire appelle l'homme qui figure en tête du rôle du contingent. En un clin d'œil on voit si son numéro correspond à celui du livret de service ; puis on le fait passer vers un autre secrétaire, qui lui remet une carte sur laquelle sont inscrits ses noms, prénoms et numéro, et la liste des effets et armes qu'il doit recevoir.

Du doigt plutôt que de la voix, on lui indique un petit groupe composé d'un secrétaire et deux hommes munis de centimètres *ad hoc*, qui l'attrapent, l'un par la tête et l'autre par le corps, tandis qu'ils crient des chiffres que je n'ai pu saisir, car c'est pire qu'à la Bourse.

De là le conscrit se dirige vers le magasin, où se trouve encore un autre secrétaire et trois artistes (ce doit en être, où je ne m'y connais pas). Le soldat remet sa carte au secrétaire, qui lance dans l'air, comme les précédents, des chiffres cabalistiques auxquels on répond par des numéros inscrits sur la carte ; puis, comme par enchantement, l'homme reçoit sur son bras un pantalon, une tunique et une capote. En lui rendant sa carte, on l'invite à passer dans un autre magasin.

Là, un numéro part de la bouche du secrétaire, et un képi tombe sur la tête du soldat ; puis un bonnet de police. A côté est une salle où le soldat s'habille et où un tailleur examine si tout va bien, à défaut de quoi, on ordonne un changement.

Cela fait, le soldat prend ses habits civils sous le bras, et les porte dans un bureau voisin, où l'on inscrit ses noms et adresse, pendant qu'un autre artiste empaquette vivement les vêtements, les ficelle, met l'adresse et jette le tout dans le fourgon de la

poste. Il est en même temps remis au soldat un récépissé de ses effets.

Enfin, et toujours avec une dextérité vertigineuse, on distribue dans un autre magasin le fusil, la giberne, le sac et les accessoires. Le tout ne dure pas deux minutes en moyenne. La preuve, c'est qu'on transforme ainsi de civil en militaire, 600 hommes en un jour, à l'arsenal de Morges !

Veau et veau ?

Il y a veau et veau, comme il y a fagot et fagot. Avant la trouvaille du volapuk, l'invention des ballons dirigeables et l'entreprise de la tour Eiffel, la littérature et les arts, dans ce que l'on est convenu d'appeler l'école réaliste, nous ont régalez de mille surprises plus étonnantes les unes que les autres. Nous cueillons un exemple dans les agréables souvenirs que le peintre Courbet a laissés chez nous. Parmi les peintres réalistes de talent, l'ancien directeur du Louvre était sans aucun doute un des plus débordants ; il aimait son art par dessus tout, et nous ne comprendrons jamais qui le poussa à jouer dans les événements de la Commune de Paris le rôle peu sérieux de « déboulonneur » de la Colonne Vendôme. Il y a aussi des étrangetés dans la vie accidentée des artistes ; un sculpteur de mérite n'a-t-il pas tenté tout récemment de poignarder un paisible député de Paris !... Mystère !... mystère !

Après avoir fait déboulonner le « mirliton de bronze », selon l'épique définition de Courbet, l'artiste se réfugia en Suisse, à la Tour-de-Peilz.

Un jour que Courbet parcourait la route, absorbé dans sa pensée, il aperçut, se roulant avec délice sur un fumier juteux, un jeune veau qui prenait, sans souci du quand dira-t-on, son plaisir ou il l'avait trouvé. L'animal était dans un tel état de saleté qu'il attira spontanément l'attention de l'artiste, qui s'écria dans l'extase : « Oh ! sapristi, le beau veau ! »

Rare trouvaille, en effet pour un peintre naturaliste. Aussi Courbet fut-il irrésistiblement empoigné. Si la bête ne m'échappe pas, pensait-il, j'aurai là un sujet qui fera l'étonnement de mes contemporains. Alors, plein de condescendance pour ce veau, sale comme un porc, qui regagnait en gambadant la ferme voisine, il accompagna son « sujet » jusqu'à l'écurie dont il eut soin de refermer la porte, en murmurant un « je le tiens » plein d'une douce satisfaction.

— Vous avez là un bien beau veau, fit Courbet en se frottant les mains, au fermier qui s'approchait de ce côté, intrigué de la présence d'un étranger.

— Vraiment ? vous trouvez ? répondit aussitôt le brave homme qui, flairant déjà une bonne affaire, prenait l'artiste pour un marchand de bestiaux.

— Superbe ! vous dis-je, étonnant !...

— Ah !... et combien monsieur m'en offre-t-il ?

— Oh ! rien, mon ami, rien. Je ne suis pas acheteur ; je suis tout bonnement peintre, et je veux peindre votre veau... le temps d'aller chercher mes couteaux (!) et je suis à lui.

Courbet parti, le fermier n'eut rien de plus chaud que de conter la chose à sa femme qui arrivait du jardin.

— Pas possible ! fit-elle ravie, on veut peindre notre veau ?... allons, vite, vite, François, de l'eau, mon ami, un savon !... une brosse !... un peigne !... vite, vite !...

François s'exécuta de bonne grâce, tandis que sa femme amenait la pauvre bête qui, « en deux temps et trois mouvements, » fut savonnée, « astiquée » et coiffée à la Capoul. La friction terminée, on lui plaça un ruban rose sur le coin de l'oreille et une branche de laurier autour du cou pour compléter sa toilette.

— Quel amour de bête ! s'écriaient les fermiers en dansant en rond autour du veau artistement enguirlandé...

— Voici le peintre, dit tout à coup François, en apercevant Courbet au détour de la route... il paraît diantrement essoufflé... il faut croire qu'il a peur que le veau lui échappe... Comme il va donc être satisfait de notre prévenance.

— Ouf ! fit Courbet, haletant, ces diables de routes n'en finissent plus ; mais me voici et..... ce fut un coup de foudre : un flot de sang monta à la gorge de l'artiste ; on eût dit qu'il allait éclater.

— Vous appelez ça un veau ? hurla-t-il en apercevant l'animal qui, visiblement mal à l'aise, roulait des yeux blancs en tirant sur la branche de laurier qui l'étranglait.

La fermière se confondait en gracieuses révérences, le mari se tenait gravement au « port d'arme », fiers tous deux de présenter au peintre un animal aussi coquettement pouponné.

— C'est pas un veau ! vous dis-je, c'est un caniche !... vous pouvez le faire empailler !... et vous avec !... vous m'entendez ?... imbéciles !...

Au comble de la fureur, terriblement dépité, Courbet s'éloigna en maugréant contre ces braves paysans qui, sans broncher, se regardaient ahuris, se demandant si « c'était du lard ou du cochon ».

Courbet en fut quitte pour noyer son désespoir dans un bon vin du pays dont il était très friand. Ce jour-là, l'idéalisme avait, sans le vouloir, remporté une victoire sur le réalisme affaibli !

H. D.

(!) On sait que Courbet peignait au couteau.

On nous communique la lettre suivante, par laquelle un pauvre diable sollicite un emploi dans l'administration des chemins de fer. Nous y remarquons des tournures de phrases si comiques, un galimatias si amusant, que nous ne pouvons nous empêcher d'en détacher quelques fragments pour nos lecteurs, après avoir supprimé les noms propres :

« Monsieur,

Si vous voulez bien me permettre un petit entretien de mes nouvelles par la présente, qui me sont très humiliantes mais cependant que je crois oser vous communiquer en première confiance, en mémoire du temps passé.

C'est pour vous raconter cher monsieur *** que comme vous l'avez su dans le temps à peu près, que j'ai été aveuglé lorsque j'ai quitté le chemin de fer pour reprendre ce petit affaire de commerce qui

m'illusionnait tellement dans ce temps là en croyant changer ma position dans des faveurs plus lucratives, et cela dans la pensée qu'étant nouvellement marié je ne voyais que trop loin et trop beau selon mes moyens d'avance en fonds pour l'entreprise d'un petit commerce. C'est donc a présent cher monsieur *** que je m'en aperçois bien. Les premiers temps que j'ai commencé les affaires allaient assez bien, mais il est venu tout par hasard un concurant se poser en face de moi avec lequel il m'est impossible de lutter contre et a comme l'air de me dire ôte toi de là que je m'y mette encore. La trop grande concurrence mettant dans l'impossibilité d'espérer en bonne augure pour un meilleur avenir d'affaires, de sorte que cher monsieur, ma petite femme en grand dépit et regret a tout cela ny résiste plus, elle me persécute pour que je sollicite de nouveau un emploi au chemin de fer.

Il est malheureusement donné a tous les hommes de commettre une imprudence honnête comme autre qui compromet son avenir ; et quelques fois encore les malheurs viennent y compliquer ses misères, et c'est pourquoi j'ose me décider et prendre la liberté envers vous en confiance de bien vouloir voir et m'en faire réponse, si possible vous informer indirectement si je pourrais avoir lieu d'espérer dans un emploi dans vos divisions ou sections.»

Nous avons copié textuellement jusqu'ici et nous retranchons la fin de cette épître qui va sur le même ton jusqu'au bout. Ou voudrait s'attacher à imiter ce genre de correspondance, qu'on n'y réussirait certainement pas.

Lo sa dè fromeint.

Lè dzouvenès dzeins sont lè dzouvenès dzeins ; et quand lè valottets sont dè la Jeunesse, faut bin que s'amuséyont on bocon, et se ne faut pas lào bailli tráo d'ardzeint po cein que sarâi vito racliâ, faut pas non plie lào z'ein bailli tráo pou, kâ s'on lo lào refusé, sont práo málins po sè trovâ cauquiès centimes, et bin dâi iadzo cein cotè pe tchai à n'on père què se lào z'avâi bailli onna píce rionda dè sâ-t-ein quatoozè.

Caquelon, qu'étâi portant bin à se n'ése et qu'avâi práo dè quiet, étâi tant pegnetta que ne cosâi pas pi bin adrâi la viâ à sè dzeins, et dè bio savâi que ne garnessâi pas soveint lo bosson à son valet, à quoui cauquiès batz ariont portant fé bin pliési po allâ bâirè quartetta la demeindze né avoué lè camerâdo ; mà lo pourro Constant dévessâi s'ein passâ, que lè z'autro lo traitâvont dè mômier, et que cein l'eimbêtâvè.

On dzo que lè valets aviont décidâ d'allâ dansi à n'on veladzo vesin, lo Constant à Caquelon, que n'ousâvè rein demandâ à son père, sè peinsâ dè lâi déguenautsi on sa dè fromeint et dè lo veindrè à catson ào monnâi. S'ein va don mésourâ lo sa, et onna né, quand tot fut réduit pè l'hotò, ye monté à pi dè tsau ào grenâi que sè trovâvè decoutè lo gue-lâtâ, sè tserdze lo sa su se n'épaula et sè met à décheyndrè lè z'égras à recoulon. Mà clliào tsancro d'égras, qu'étiot ein bou, sè mettont à pioulâ quand lo gaillâ est dessus, que cein reveillâ Caquelon